

UN CERTAIN CODE GÉNÉTIQUE LOCAL

CONVERSATION AVEC STEFANO BOERI

PHILIPPE MOUILLON

Il reste nécessaire de développer un travail sur l'inconscient de l'époque, sur ce qu'elle veut voir, sur sa capacité d'élargir le visible, sur ce qu'elle préfère reléguer dans l'invisible...

PM – L'invisible est un peu aux usages urbains contemporains ce que la masse manquante est à la géophysique de l'univers : sans l'intégrer dans la réflexion, rien ne se passe comme on l'aurait voulu ou comme on l'aurait cru puisqu'une multiplicité d'artefacts qu'on ne veut ni penser, ni prendre en considération, interagit de façon foisonnante. Ce recensement des formes et usages invisibles de notre réalité urbaine nécessite des protocoles nouveaux et des outils hybrides, artistiques, intuitifs, autant que scientifiques. Autrement dit : la ville visible, la ville en dur, ne résume pas la ville, mais pour voir au-delà des murs, comment faire ?

SB – C'est une question tout à fait importante parce qu'aujourd'hui l'extension physique de la ville, de la ville européenne, a détruit son périmètre géographique traditionnel, c'est-à-dire l'unicité cadastrale fixée par la dimension physique, la densité de bâtiments, la densité matérielle de la ville. Ce que le regard sur la réalité géographique physique du territoire urbain découvre aujourd'hui est une extension spatiale incroyable qui crée une continuité entre des situations urbaines qui étaient, et qui sont encore aujourd'hui, totalement différentes l'une de l'autre. Il est vraiment difficile aujourd'hui de définir l'identité d'une ville sans abandonner la continuité physique qui fut historiquement l'unique critère d'évaluation de son périmètre. Reste à trouver d'autres outils, d'autres critères.

Ainsi on peut être attentif aux mouvements individuels des gens qui empruntent la même communauté : la dimension urbaine sera donnée par la fréquence des mouvements du corps des citoyens dans un certain périmètre géographique. On peut par exemple observer ce réseau de mouvements entrelacés via les signaux du téléphone mobile. Si on lie chaque mobile au lieu de résidence de son propriétaire, on pourra observer un certain mouvement dans ce territoire, puis si on superpose ce mouvement à tous les autres, on obtiendra un diagramme qui nous renseignera sur la fréquence et sur la singularité des mouvements dans cette agglomération.

Une autre possibilité sera de travailler sur le sentiment d'appartenance des citoyens. Et là c'est un autre niveau de réalité qui devra être exploré avec différents instruments d'analyse. Ainsi Multiplicity mène actuellement une recherche sur la possibilité d'utiliser les chroniques locales des quotidiens, comme une fenêtre sur la vie quotidienne des citoyens. Nous travaillons sur le problème de l'habitation à Milan, et la chronique, la chronique

noire, la chronique sportive, la chronique judiciaire est un instrument intéressant d'échantillonnage de la vie quotidienne. Cette vie quotidienne est difficilement visible / lisible justement. Pour mieux cerner les sentiments d'appartenance, la chronique locale est utile. Un psychanalyste italien que j'aime beaucoup, Gustavo Pietropolli Charmet, a développé une pensée très sophistiquée à cet égard. En effet, la chronique peut être utilisée comme un instrument pour comprendre les désirs, les cauchemars et l'inconscient d'une ville puisque la sélection des faits retenus par les catégories professionnelles que sont les journalistes, les experts... reflète leur inconscient et l'inconscient social de l'époque : ils sélectionnent des faits, parmi tous les faits quotidiens, qu'ils imaginent en phase avec l'attention publique, partageables aujourd'hui dans le domaine public. C'est un travail sur l'inconscient de l'époque, sur ce qu'elle veut voir, sur sa capacité d'élargir le visible, sur ce qu'elle préfère reléguer dans l'invisible... C'est très intéressant de découvrir quand on travaille sur ces chroniques locales comment une ville, une communauté urbaine, a une chronique spécifique, un certain code génétique local. Le même événement se présentera d'une manière tout à fait différente s'il est dans une ville ou dans une autre ville.

PM – S'il émerge dans une ville ou dans une autre ville, s'il s'amplifie dans une ville ou s'il est considéré comme négligeable dans une autre ?

SB – Pour être plus clair : le paradoxe aujourd'hui c'est que la dimension physique de la ville est devenue omniprésente, que la ville est partout, qu'elle occupe le territoire comme jamais, mais que pour en déchiffrer vraiment les formes contemporaines, nous devons inventer des modes d'observation de nombreux phénomènes qui restent plutôt invisibles. Ce qui est complètement paradoxal. La recherche aujourd'hui doit travailler sur l'invisible si elle veut observer le visible, si elle veut essayer de trouver des configurations fixes raisonnables dans le visible. Les liaisons virtuelles, immatérielles à l'intérieur d'une ville disent beaucoup sur la nature de la ville elle-même, même si je pense qu'on doit aussi tenir compte des dimensions géologique et physique de la ville. Si on travaille avec les traces des déplacements des téléphones cellulaires, on peut repérer le mouvement des corps individualisés. La fréquence, la structure du déplacement des individus permettra vraiment de comprendre une dimension physique de la vie dans cette ville spécifique. De ce point de vue, s'il y a quelque

chose qui aujourd'hui devient de plus en plus nécessaire c'est d'avoir un état chrono-géographique précis de la vie quotidienne à l'échelle européenne puisque aujourd'hui chacun peut travailler dans une ville et habiter dans une autre, mais pas simplement dans le même état, vivre et travailler dans des villes à plusieurs centaines de kilomètres de distance, dans une autre région, un autre pays. C'est-à-dire qu'il y a une disponibilité, une aptitude au mouvement qui est absolument gigantesque.

Si la chronique quotidienne des faits divers des quotidiens locaux n'est pas en soi un instrument de recherche, on peut cependant l'utiliser afin d'aborder des questions qui sont liées à la convivialité, à la vie quotidienne mais qui restent dans un champ peu visible. Il faut être attentif à : où a eu lieu l'événement, les différents protagonistes des faits divers ou de l'événement, d'où il a été observé et commenté, son impact sur la cité, ses résultats implicites comme séquence dans une chronologie du temps public... Et toutes ces choses-là ensemble arrivent à révéler comme une biopsie de la vie quotidienne. C'est fantastique et très amusant, et ça c'est très important quand tu fais une recherche. C'est tout à fait lié à l'incertitude, car tout ce que tu vois apparaît alors, est la plupart du temps totalement inconnu. Moi j'aime beaucoup, c'est un peu comme pêcher. Le premier niveau est un travail sur l'inconscient de cette cité-là, le deuxième niveau est un travail sur la structure de l'imaginaire. Cette approche est en ce moment pour moi l'aspect que je trouve le plus intéressant de la dimension urbaine.

PM – Dirais-tu que la capacité à élargir le visible est un enjeu de développement territorial?

SB – Je ne crois pas que ce soit lié. Si on prend comme exemple la ville de New York, des choses nouvelles sont entrées dans le champ du visible durant ces quinze dernières années, comme l'homosexualité, mais d'autres réalités ont été évacuées : ainsi les homeless people, les sans domicile fixe ont été relégués loin de Manhattan. La possibilité quotidienne, pour les habitants de Manhattan, de croiser cette grande détresse humaine a disparu. Or le voisinage quotidien avec ces exclus du système économique constituait un rappel nécessaire des limites de cette société, plus dynamique que la situation présente où les grands précaires ne sont plus visibles.

PM – Ne pas inscrire les souffrances dans le cycle de production / consommation dominant la ville contemporaine me semble évidemment dramatique pour les sujets trop lents, trop sensibles, trop ancrés, trop méditatifs ou trop fragiles éliminés par le processus ou relégués à la marge, mais au-delà, me semble un aveuglement dramatique pour la survie du processus lui-même. Prendre en considération et faire revenir dans le processus de socialisation ces latéralités bien réelles mais reléguées dans l'invisible, est un enjeu bien réel pour chacun d'entre-nous.

Stefano Boeri est architecte, directeur de la revue d'architecture Domus et de Multiplicity, collectif italien basé à Milan qui se définit comme une agence d'investigation territoriale internationale. Dernière publication "U.S.E. Uncertain States of Europe", Skira, 2003

Philippe Mouillon est plasticien, directeur artistique de Laboratoire. Il réalise des œuvres d'échelle urbaine, ainsi "Arcos da Lapa" à Rio de Janeiro en 1996, "répliques" à Alger en 2003.

(Cet entretien est aussi publié par Champ-libre à Montréal à l'occasion du colloque Ville - Art - Technologie de septembre 2006)